

« L'Insoutenable Légèreté de l'être »

Variations sur un thème de Milan Kundera

*Auteur de « L'Étoffe des héros », le réalisateur américain Philip Kaufman
retrouve ici ses racines européennes.*

EN 1968, Philip Kaufman était à Berkeley, avec sa femme et son fils, et il respirait là un air de contestation comme celui qui soufflait en Europe. « Il y a eu, dit-il, à ce moment-là une certaine unité d'esprit à travers le monde, à San Francisco ou à Amsterdam, à Paris ou à Prague. A Paris on rêvait d'établir le socialisme, et à Prague de le réformer, mais il y avait un souffle commun. » Au même moment commençaient à se préparer, et bientôt même à se tourner, à son insu, les premières images de son nouveau film, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, d'après Milan Kundera, qui sort aujourd'hui : en août, les chars russes allaient entrer dans Prague et les caméras de l'actualité étaient là.

« C'est un film, explique-t-il, qui a été commencé sans moi, il y a vingt ans, puisque j'ai utilisé des documents d'archives, films et photos réalisés à cette époque. Les Tchèques écrasés espéraient que les images, du moins, réveilleraient le monde occidental. Mais il est arrivé ce qui arrive à Téréza dans l'histoire, lorsque, exilée à Genève, elle tente de faire publier ses photos de l'invasion russe, et qu'on lui explique : on regrette, cela vient un peu tard, mais vous avez du talent, si vous nous apportiez des photos de nus, ou bien, tenez, de plantes ! Il y a un reportage à faire sur des plantes... » Ressusciter ces images mortes et les intégrer à la fiction, comme il l'avait fait déjà, voilà cinq ans, dans le film qui le rendit célèbre, *L'Étoffe des héros*, est sans doute le meilleur apport de Kaufman au roman de Kundera. Elles montrent, comme disent les universitaires, d'où parle l'écrivain.

Admirateur de l'œuvre de Kundera, Kaufman n'aurait pourtant pas songé à l'adapter à l'écran s'il n'avait été sollicité par le producteur Saul Zaentz : « Je préfère d'ailleurs, dit-il, qu'on prenne le film comme une



Juliette Binoche et Daniel Day Lewis : la pesanteur et la légèreté.

série de variations sur le livre plutôt que comme une adaptation. J'aime bien l'expression anglaise « based on », qui suggère que le livre est un point de départ, plutôt qu'un modèle. Il y a beaucoup de moi dans le film, et notamment de mes sentiments personnels vis-à-vis des femmes : une des choses qui m'attiraient était la présence de deux caractères féminins formidables. La légèreté brillante et très concertée, très voulue, de Sabina (Lena Olin), et la pesan-

teur émouvante de Téréza (Juliette Binoche) qui est l'amour, la terre, le passé aussi, qui n'a pas de règle, au contraire de Sabina, mais seulement des impulsions profondes et imprévisibles, et une espèce d'intensité morale. J'aurais tendance à préférer les femmes fortes et brillantes, mais je comprends l'amour de compassion qu'éprouve Tomas (Daniel Day Lewis) pour Téréza, venue s'engluier dans sa vie de chirurgien play-boy. »

Kaufman, qu'on aurait pu

considérer pourtant comme un cinéaste typiquement américain, tant par la technique que par l'esprit, s'est senti très à l'aise dans ce film si européen, de son sujet à ses acteurs : « Je viens de Chicago, ville brutale qui garde quelque chose de l'atmosphère de la « frontière », avec beaucoup d'émigrés d'Europe centrale, ma formation a été purement américaine, mon regard, ma mythologie sont américains. Mais quand, plus tard, j'ai découvert le cinéma européen,

Bergman et la Nouvelle Vague française, ça a été un choc pour moi. J'ai alors voyagé en Europe, à pied et sac au dos, et toute la vieille romance que les Américains brodent autour de l'Europe a commencé à pénétrer en moi. Je suis resté deux ans à bagueauder en Italie, en Grèce, en Hollande et mon premier film Goldstein, en 1964, était un peu sous influence européenne. Je ne suis pas vraiment dépayés d'y revenir aujourd'hui. »

Marie-Noëlle TRANCHANT.